

## La bonne chère

### *Petites chroniques cannibales* de Pierre Jutras

Gérard Grugeau

Numéro 87, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23620ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1997). Compte rendu de [La bonne chère / *Petites chroniques cannibales* de Pierre Jutras]. *24 images*, (87), 52–52.

## LA BONNE CHÈRE

PAR GÉRARD GRUGEAU



Rosalie (Guylaine Tremblay) ou «l'appétit incontrôlable de combler le vide par les mots».

Les mythologies regorgent de dieux et de monstres qui attirent les hommes dans leurs pièges pour les dévorer. Perrault avec les ogres de ses contes (voir le générique du film) et bien d'autres écrivains (Flaubert, Swift, Jean Ray, Voltaire, Apollinaire, Shakespeare) ont nourri leurs œuvres d'affabulations liées à l'anthropophagie. C'est dire que le cannibalisme sous toutes ses formes (alimentaire, guerrier, religieux, pathologique<sup>1</sup>) a toujours fasciné l'humanité dite «civilisée», qui a souvent appréhendé de telles pratiques avec «effroi, ironie ou curiosité philosophique», tout en s'y adonnant parfois elle-même. Composées de trois volets (dont deux en préparation), *Les petites chroniques cannibales* de Pierre Jutras s'alimentent à la veine ironique de cette mythologie universelle. Même s'il s'inscrit dans une trilogie qui ne satisfera pleinement la glotonnerie du cinéphage que lors de la consommation du plat de résistance (soit la version long métrage à venir), le premier de ces volets intitulé *Rosalie* s'avère en soi une entrée de choix qui ouvre aujourd'hui agréablement l'appétit.

«Métaphore contemporaine de l'anthropophagie», *Rosalie* relève peut-être davantage du «cannibalisme gastronomique» puisque le désir qui consume, la recherche de la chair à des fins voluptueuses, en sont les ingrédients de base. Rosalie n'arrive pas à digérer la perte de Léopold, son

amant sénégalais. Elle saigne intérieurement (scène «originelle» en ouverture du film), car elle est rongée par la rage et la douleur de l'abandon. Sa névrose obsessionnelle l'amène à consulter un thérapeute auprès de qui elle exorcisera sa boulimie dévorante envers le corps de l'être aimé, avant de s'en libérer et de se sentir prête à goûter à de nouveaux plaisirs gourmands. Dévorée par une sorte d'avidité intérieure, Rosalie est littéralement «possédée» par son désir insatiable. Et c'est sur le terrain de l'envoûtement et du désenvoûtement que s'aventure avec jubilation la mise en scène ironiquement tendre et cruelle de Pierre Jutras. À l'image des incantations magiques de mama Béké, une amie de Léopold à qui la jeune femme rend visite, la caméra soumet aux quatre coins cardinaux du cadre (plans frontaux ou de profil souvent fixes) le corps «envoûté» de Rosalie. Des images en noir et blanc tirées de *Terres brûlées* (un film belge de Charles Dekeukeleire, 1934) qui représentent de splendides guerriers noirs à l'allure altière s'adonnant à diverses activités tribales, propulsent par ailleurs le récit vers un climat de transe que viennent ponctuer admirablement les accords frénétiques de la musique de Claude Vivier. L'émotion fonctionne alors à plein, nimbant le récit d'un coulis mystérieux qui transcende et enrichit la texture de la réalité plus triviale.

Mais pratique thérapeutique oblige,

l'exorcisation se fera bien sûr par la parole. Comme si la libido débordante de Rosalie régressait sans cesse vers le stade oral pour s'organiser autour de la zone érogène de la bouche et ainsi libérer la psyché en «comblant le vide par les mots». Le fait que le thérapeute utilise la vidéo dans sa pratique a aussi son importance. Le dispositif cinématographique clairement affiché (il était déjà présent dans *Lamento pour un homme de lettres*, le précédent film de Jutras) crée bien entendu une théâtralisation de l'espace et une mise à distance, mais il renforce surtout ici la portée métaphorique du film, la caméra devenant elle-même une ogresse qui dérobe la vie et avec laquelle le personnage (et la comédienne) entretient une sorte d'osmose vampirique, de manucation magique des plus troublantes. Prisonnier de cette libre circulation des humeurs qui l'interpellent d'ailleurs directement lors des séquences frontales, le spectateur hypnotisé en vient parfois à se demander «qui dévore qui» dans cet étonnant jeu de miroirs concocté pour attiser l'appétit. Pierre Jutras signe avec *Rosalie* une fable singulière sur le regard en jonglant sans faux fuyant avec les fantômes sexuels interracialisés. Présence obsédante du hors champ, «le grand corps noir de Léopold» devient la figure emblématique de l'altérité et l'incarnation du manque qui nous habite tous. On ne saurait bien sûr terminer sans faire état de la stupéfiante voracité avec laquelle Guylaine Tremblay mord dans son rôle en mettant en bouche et à nu son désarroi. Tour à tour petite fille délaissée, femme goulue vibrante de désir, amoureuse blessée et enragée, elle est véritablement la chair du film, généreuse dans toutes ses fibres. Et comme «l'appétit vient en mangeant», il va sans dire que le critique gourmet n'attend que de mettre à nouveau le couvert pour se délecter des prochaines félicités cannibales que nous prépare Pierre Jutras. ■

1. Classification de Roland Villeneuve in *Le cannibalisme*, Bibliothèque Marabout.

#### PETITES CHRONIQUES CANNIBALES

##### (1. *Rosalie*)

Québec 1996. Ré.: Pierre Jutras. Scé.: Pierre Jutras et Michel Sénécal. Ph.: Carlos Ferrand. Son: Gilles Corbeil. Mont.: Yves Dion. Mus.: Claude Vivier. Int.: Guylaine Tremblay, Denis Lavallou, Roger Léger, Domini Blythe, Mireille Métellus. Couleur et noir et blanc. 32 minutes. Prod. et dist.: Les Films de l'Autre.